

<http://menouetsesvoisinsdargonnes.fr/spip.php?article698>

AU LOUP !!!

- Revue N°52 -

Date de mise en ligne : mardi 13 septembre 2011

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Cela aurait pu être un conte, mais ce n'en est pas un. Cette histoire incroyable, mais vraie, écrite par l'abbé Faguier est celle d'une jeune fille qui rencontre un loup sur la plaine enneigée. Bernard Janson, un habitant de Minaucourt, nous a déniché ce récit, témoignage de la vie rurale au XIX^èsiècle dans la campagne argonnaise.

Ce matin-là, la petite Eulalie Debar, âgée de 13 ans, fille de Ferdinand le sabotier, se disposait à rendre visite à son oncle paternel, François-Xavier, au Mesnil-les-Hurlus.

Comme la veille on avait tué le cochon, maman Aurélie Adam avait préparé dans un panier la traditionnelle Â« charbonnée Â» qu'on offrait volontiers aux voisins et aux proches parents : Â« Lalie, tu vas porter cela à ton oncle du Mesnil ! Â».

C'était jour férié, pas de classe évidemment. Le temps un peu gris satisfaisant pour la saison. La petite Lalie se réjouissait d'aller faire un tour à ce village voisin qu'elle connaissait bien.

Ayant embrassé ses parents, elle passa devant l'église dont sa maison n'était distante que de quelques mètres, longea l'école, traversa le route, et s'engagea sur le chemin qui mène directement par le coteau Â« aux paroches Â», c'est ainsi qu'on appelait les trois paroisses des Hurlus.

Le village de Minaucourt était calme, malgré la présence des soldats prussiens. Au moment de l'invasion de la France, à l'automne 1870, l'occupation ennemie avait été pénible. On se répétait à mi-voix, le soir à la veillée, l'épisode sanglant des Mobiles de Passavant qui avait traumatisé toute la région. Mais tandis qu'à Paris grondait l'insurrection, la vallée de la Tourbe, en Champagne, restait tranquille. Les soldats allemands, dont beaucoup, rhénans d'origine, étaient pères de famille et n'avaient qu'un désir, rentrer chez eux.

Un peu plus d'une lieue séparait Minaucourt du Mesnil. Ea et là, Lalie voyait les cultivateurs qui préparaient les semilles d'orge de printemps, au sortir d'un hiver qui avait été rude. En fin de matinée, elle était arrivée à destination. C'est avec beaucoup d'affection qu'elle fut accueillie par l'oncle et la tante.

Mardi-gras ! C'était partout la fête, avant la pénitence du Carême. Les enfants costumés parcouraient le village en chantant de vieux refrains. Là-haut, sur le Â« Mont Â», plusieurs jeunes gens s'exerçaient déjà, en faisant descendre du coteau la fameuse Â« roue de Saint-Pantaléon Â» qui serait au cœur de la journée des brandons, le dimanche suivant. Ce concours, à qui enverrait la roue le plus loin, allait attirer bien des gens de la contrée, de Somme-Py à Somme-Tourbe, de Cernay à Virginy, et aussi de la forêt d'Argonne. Le dernier marié de la paroisse devait, selon la tradition, fournir une roue de charrette qui, après avoir été révisée par le charron, allait de multiples fois, dévaler le coteau jusqu'à ce qu'elle soit complètement démantibulée. Le plus dur était, à chaque fois, de la remonter en haut de la côte. Mais le soir, ce serait la fête : on danserait la farandole autour des brandons allumés.

Â« Vite à table ! Â» s'écria la tante Marie-Adeline. Le repas commença dans une atmosphère joyeuse, tandis que Lalie devisait avec son cousin Etienne qui avait un an de plus qu'elle. Il n'y eut pas de soupe au lard, au menu de ce jour-là, mais après le jambon fumé, un bon civet de lapin aux fines herbes, un morceau de fromage passé et un grand plat de faveroles toutes chaudes. Un vrai régal qui se prolongea jusqu'au milieu de l'après-midi.

Mais déjà il fallait songer à repartir, car maman Aurélie avait recommandé à sa fille de rentrer avant la tombée de la nuit. L'adolescente embrassa les membres de sa famille. Cependant avant de prendre le chemin du retour (son panier au bras rempli de bonnes choses), elle grimpa jusqu'à l'église afin d'y prier quelques instants. Elle passa devant la statue de Saint-Pantaléon dont on disait qu'il guérissait certaines maladies d'enfants, et elle admira une fois de plus le magnifique retable du Mesnil qu'on vantait à dix lieues à la ronde.

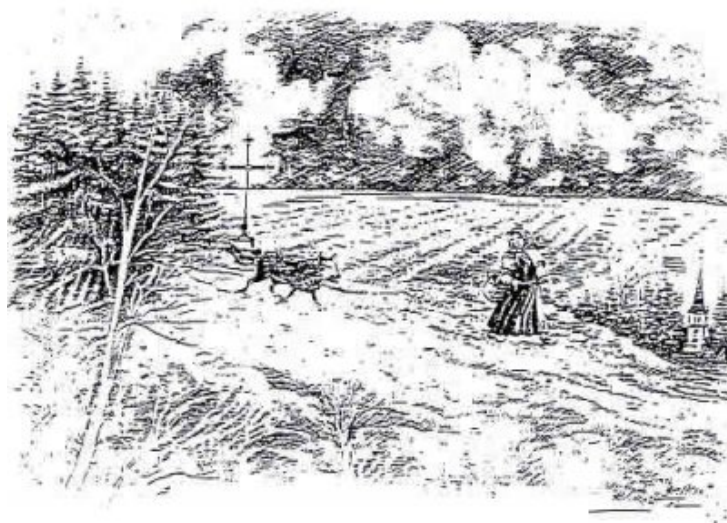
Tout d'abord, Lalie avait songé à repasser par le hameau de Beauséjour bien que le trajet fut plus long, car elle devinait que le brave parrain Gus' lui aurait fait cadeau d'un peu de miel de son célèbre rucher. Mais il fallait y renoncer, le temps s'était assombri et de gros nuages se profilaient dans le ciel gris. Décidément l'hiver n'était pas fini.

Lalie reprit le même chemin que le matin. Elle se hâta comme si, inconsciemment, elle craignait un danger. La neige

se mit à tomber, doucement d'abord, puis à plus gros flocons, à tel point qu'elle dut ralentir sa marche. Il lui fallait alors traverser un grand bois de sapins. La nature lui parut tout à coup hostile. Des lapins regagnaient au plus vite leurs terriers. Un écureuil déboula prestement et disparut. Les oiseaux s'étaient tus. C'était le grand silence blanc. Une sorte d'angoisse oppressa la petite, dans ce paysage devenu soudain presque lugubre. Enfin à la sortie du dernier boqueteau, elle retrouva le plateau et les champs cultivés. Mais elle avançait péniblement, ses petits sabots enfonçaient dans la neige, et malgré le fichu qui recouvrait sa tête, son visage était gonflé et rougi par le froid.

Soudain elle se retourna et fut glacée d'effroi : un loup, un grand loup solitaire était là derrière elle, à quelques pas. Il la suivait. Elle pensa au petit chaperon rouge. Â« Jésus-Marie, murmura-t-elle, venez à mon secours Â». Autour il n'y avait âme qui vive. Personne sinon ce loup menaçant, sa gueule béante laissant voir ses crocs acérés. Oui c'était bien un loup avec son pelage fauve et sa longue queue, comme celui qu'elle avait vu sur son livre d'école. Elle savait que des hardes affamées, attaquant bêtes et gens, descendaient des Ardennes et du fin fond des pays de l'Est, à la faveur de la guerre et de cet hiver rigoureux.

Que faire ? Lalie se rendit compte que le loup ne se précipitait pas sur elle. Il lui fallait donc marcher jusqu'au bout sans fléchir. Quand elle se retournait furtivement, le loup s'arrêtait à six pas, mais ses yeux flamboyaient comme des charbons ardents, de yeux pleins de convoitise.



Haletante, tremblante de peur, elle eut comme une hallucination : elle crut percevoir, là-bas du côté des Hurlus et de Tahure, le hurlement sinistre des loups redoutables. Mais non, la bête était là, silencieuse, guettant sans doute sa proie au moindre signe de défaillance. Ce que Lalie entendait, c'était en fait le long gémissement des rafales de neige sur ce plateau battu par le vent. Elle arrivait à la Croix Thierry quand, dans le lointain, alors que la nuit tombait, l'angélus du soir se mit à sonner au clocher de Minaucourt. Elle se prit à espérer.

Une fois encore elle se retourna : le loup était toujours là, à quelques mètres d'elle. Mais voilà qu'elle apercevait le chemin creux qui descend au village, et tout au bout, la silhouette de l'église avec les premières maisons. Le loup était resté sur la crête, en haut de la côte, n'osant pas pénétrer plus avant, à moins qu'il ne fut arrêté par une main mystérieuse. Â« Dieu soit loué ! Â» Avec quel soulagement Lalie rentra chez elle et alla se jeter dans les bras de ses parents qui commençaient à s'inquiéter. Encore toute tremblante, elle sanglota d'émotion. A la vérité, elle revenait de loin.

Abbé Jean Faguier

AU LOUP !!!

N.B. : Ce récit remis dans le contexte du lieu et du temps est authentique. Bien des fois, jadis, la bonne grand-mère Eulalie a raconté cette aventure vraie à ses petits-enfants.